

2/ Peindre la douleur avec retenue

Dans deux films bouleversants le réalisateur Hiyoshi Kurosawa relate l'histoire de quatre fillettes qui sont témoins du meurtre sauvage d'Emili, leur camarade de classe. Sous le choc, elles sont incapables de parler... Cette expression muette de la douleur absolue, Cimabue et Grünewald l'ont chacun à leur manière sublimée par la représentation d'un Christ agonisant: Cimabue maquillant exagérément de noir les cernes creusées de son visage et Grünewald contorsionnant ses mains dans un arc d'extrême tension.

Pour traiter ce très lourd et difficile sujet de l'homme en détresse, Alain Alquier emprunte au cep de vigne tout son langage de circonvolution. Le bois de vigne lorsqu'il a perdu ses feuilles semble un bois de mort. Longtemps, comme on regarde une sculpture, tournant tout autour, espérant la décrypter, le peintre qui vit entouré, cerné par les vignes, a observé ces bois sculptés par le(s) temps. Il y a lu la douleur de la difficile condition humaine. Comment parvient-il alors à les faire devenir bois de vie? Seule peut-être la peinture permet cela.

Les évènements récents ont montré qu'il faut aimer beaucoup l'être humain pour avoir de lui quelque compassion. Dès que l'on a fini d'aimer, déjà la barbarie guette... Comme pour s'en protéger, Alquier offre dans sa lecture du bois de vigne son goût, jusqu'alors inavoué, pour la vie, ressuscitant le drame en danse, la torsion de mort en ballet de cour, l'immobilité du corps figé en pantomime gracieuse, l'agonie en chant de joie, la torture en cajolerie, le dernier souffle en respiration de vie..... Ces métamorphoses peintes sont écrites sur la toile rêche telle une confidence longtemps tue par la pudeur de l'artiste qui cherchait pour la dire des mots qu'il nous serait possible d'entendre...

La torture n'est pas supportable à regarder, le sacrifice lorsqu'il est don, et seulement à cette condition, est acceptable. Alain, conscient qu'il traite ici d'un sujet périlleux l'aborde depuis qu'il sait qu'il le peut, depuis, qu'à force de regarder sans ménagement son propre travail il y a puisé les leçons d'humilité indispensables à la mise en oeuvre d'un tel sujet. Aujourd'hui son récit a la maturité du thèmes longtemps réfréné jusqu'au jour où, lorsque l'artiste le décide, il lui offre la place de l'unique et seul sujet valant la peine d'être peint et dessiné.

« Peindre le cri plutôt que l'horreur » disait Francis Bacon

« Peindre le corps ressuscité plutôt que l'agonie » semble nuancer Alquier.

Philippe Guesdon, décembre 2015